Le Mont-Blanc et la vallée de Chamonix vu par M. Robert, géographe ordinaire du roi

VOYAGE

DANS

LES XIII CANTONS SUISSES,

LES GRISONS, LE VALLAIS,

ET AUTRES PAYS ET ÉTATS ALLIÉS, OU SUJETS DES SUISSES.

Par M. ROBERT, Géographe ordinaire du Roi.

TOME SECOND.

A PARIS,

Hôtel d'Aubeterre, rue & cul-de-sac Saint-Dominique, N°. 6.

M. DCC. LXXXIX.

Mont-Blanc

Le Mont-blanc est la plus haute montagne de l'ancien monde. Je l'ai vu de Chalon-sur-Saône, qui en est à cinquante lieues ; je l'ai vu de Dijon, qui en est à soixante-trois lieues ; je l'ai vu de Langres, qui en est distante de soixante-quinze lieues. On l'aperçoit de l'extrémité de la Basse-Alsace, à plus de quatre-vingt-dix lieues de distance ; & si une pareille montagne existait près de Londres, on la verrait de Paris ! Vers le solstice d'été, trois quarts d'heures après que le soleil est couché, il en éclaire encore le sommet ; & si elle se trouvait à notre latitude, durant un intervalle de vingt jours, du 10 juin au 1er juillet, on n'éprouverait point de nuit à la cime de cette montagne, & elle offrirait le spectacle simultané du jour & de la nuit.

Vue de Ferney, qui en est à plus de vingt lieues, l'illusion occasionnée par la grandeur inusitée de sa masse, la rapporte à trois quarts de lieues de distance ou environ, & la partie que l'on en voit, de Châlon-sur-Saone, est encore de plus de trois mille pieds.

Il est rare qu'à ces grandes distances, les couches de l'atmosphère aient assez de transparence pour n'en point intercepter les rayons, & leur permettre d'arriver jusqu'à l'œil du spectateur. Du côté du couchant, on le voit ordinairement très bien avant le lever du soleil, lorsque sa noirceur apparente se découpe sur la blancheur de l'horizhon.

Le Mont-Blanc est situé à la jonction du grand et du petit Saint-Bernard. Cette montagne tient au Piémont, au Valais & à la Savoie où elle existe dans la plus grande partie de sa masse. Ses racines viennent se confondre à Martigny avec celles du Mont-Saint-Bernard.

Au mois d'août 1786, M. Paccard, médecin à Chamonix, parvint avec un guide à la cime du Mont-Blanc, qui, jusqu'alors, avait été regardée comme inaccessible ; & le 1er août 1787, M. de Saussure, de Genève, tenta la même escalade, accompagné d'un grand nombre de guides ou aides.

Pour être libre sur le choix des lieux où l'on passerait les nuits, on porta une tente, & le premier soir on coucha au sommet de la montagne de la côte qui est élevée de sept cents soixante-dix-neuf toises au-dessus du Prieuré de Chamonix. Cette journée est exempte de peines & de dangers, & on peut aisément faire la route en cinq ou six heures.

La seconde journée présenta plus de difficulté ; il fallut d'abord traverser le glacier de la côte pour gagner le pied d'une petite chaîne de rocs qui sont enclavés dans les neiges du Mont-Blanc. Ce glacier est difficile & dangereux. Il est entrecoupé de crevasses larges, profondes & irrégulières, que souvent l'on ne peut franchir que sur des ponts de neiges qui sont quelquefois très minces & suspendus sur des abimes. Un des guides faillit y périr. Il y était allé la veille avec deux autres pour reconnaître le passage. La neige se rompit sous lui au milieu d'une large & profonde crevasse ; heureusement ces gens avaient eu la

précaution de se lier les uns aux autres avec des cordes, & il demeura suspendu entre ses deux camarades.

Après avoir atteint la chaîne des rocs, on monta, en serpentant, dans un vallon rempli de neiges, qui se termine au pied de la plus haute cime. Ces neiges sont coupées de loin en loin par d'énormes crevasses. Leur coupe vive & nette montre les neiges disposées par couches horizontales, & chacune de ces couches est le produit d'une année. Quelle que soit la largeur de ces crevasses, on ne peut, dans aucune, en apercevoir le fond.

A quatre heures du soir on atteignit le second des trois grands plateaux de neiges que l'on avait à traverser, & on y campa à quatorze cents cinquante-cinq toises au-dessus du Prieuré, & à dix neuf cents quatre-vingt-quinze toises au-dessus de la mer, quatre-vingt-dix toises plus haut que la cime du Pic de Ténériffe. Dans la traversée de ces plateaux, il y a beaucoup à appréhender des avalanches ou chutes de neiges qui n'y sont pas rares, & dont les débris couvrent quelquefois la vallée dans toute sa largeur.

Arrivés, comme nous l'avons dit, sur le second plateau, on se mit à excaver les neiges à l'endroit où l'on devait passer la nuit. Le baromètre n'y était qu'à dix-sept pouces dix lignes, 29/.. par une suite de la rareté de l'air. Et cette raréfaction de l'élément influa tellement sur les travailleurs, que de moment en moment il fallait qu'ils discontinuassent pour se faire relayer, en attendant qu'ils relayassent les autres à leur tour. On se procura de l'eau en faisant fondre de la neige.

Le lendemain on s'éleva au troisième & dernier plateau ; de là on se dirigea sur le rocher le plus élevé de la cime. La pente est extrêmement rapide, & de trente-neuf degrés en quelques endroits. Partout elle avoisine des précipices ; & la surface de la neige était si dure & si glissante, que, pour assurer leurs pas, ceux qui marchaient les premiers étaient obligés de la rompre avec une hache. Au-dessus du rocher, l'air est si rare que les forces s'y épuisent très promptement ; & près de la cime, on ne pouvait faire que quinze ou seize pas sans reprendre haleine. M. de Saussure éprouvait même de temps en temps un commencement de défaillance qui le forçait à s'asseoir ; mais la respiration rétablie, ses forces se rétablissaient aussitôt ; & tous les guides, proportion gardée de leurs forces, éprouvaient le même état. Le troisième jour de marche, & le 3 août, à onze heures, on parvint à la cime de cette montagne fameuse.

Une légère vapeur suspendue dans les régions inférieures de l'air, dérobait à la vérité la vue des objets les plus bas & les plus éloignés, telles que les plaines de la France, celles de la Lombardie, & ce fut une perte ; mais ce qu'on vit avec la plus grande clarté, c'est l'ensemble de toutes les hautes cimes des Alpes, & M. de Saussure en croyait à peine ses yeux, il lui semblait que c'était un rêve lorsqu''il voyait au-dessous de lui ces cimes majestueuses, ces redoutables aiguilles, le Midi, l'Argentière, le Géant, le Schreckhorn, qui portent leur sommet jusques au sein des nues.

Le baromètre n'était là qu'à seize pouces une ligne, dès lors l'air n'y avait plus guère que la moitié de sa densité ordinaire. Au lieu d'y respirer, on n'y faisait qu'haleter, & on y était comme dans un état de fièvre, à raison encore de ce que l'habitude du corps était déchargée en grande partie de la pression accoutumée de l'atmosphère. L'appétit y manquait ; & les comestibles, qui s'étaient gelés en route, n'étaient pas fort propres à l'exciter. Deux des guides ne purent y tenir, & il leur fallut redescendre. Un coup de pistolet tiré sur la cime, ne fit pas plus de bruit qu'un petit pétard de la Chine n'en fait dans une chambre. Les pulsations du pouls y étaient presque doubles en vitesse qu'elles ne le sont dans la plaine, & l'eau s'y convertissait en glace. Il fallut beaucoup de temps & de peine pour allumer du feu sans lequel on eût manqué d'eau, & M. de Saussure y resta jusqu'à trois heures & demie pour y faire des expériences très intéressantes.

On descendit plus aisément qu'on ne l'avait espéré, parce que la disposition du corps en descendant ne comprime point le diaphragme, & ne gêne point la respiration. Au reste, le soleil éclairait si vivement les précipices qu'on avait sous les pieds, qu'il était difficile de ne pas en être effrayé. Les crêpes noirs dont on s'était pourvu & dont nos voyageurs s'étaient enveloppé la tête, avaient préservé leurs yeux & leurs visages, tandis que ceux qui les avaient précédés dans cette course, était revenu presque aveugles et le visage brûlé & gercé jusqu'au sang par la réverbération des neiges.

Au rapport de M. de Saussure, la forme de la cime du Mont-Blanc est en dos d'âne dirigé de l'est à l'ouest ; sa pente, du côté du midi, est douce, de quinze à vingt degrés, mais de quarante-cinq à cinquante du côté du nord. L'arrête de ce dos d'âne est presque tranchante à la cime. Arrondie du côté de l'est, & en avant-toit saillant au nord-ouest. Ce dos d'âne est entièrement couvert de neiges. On n'en voit sortir aucun rocher, si ce n'est à soixante ou soixante-dix toises au-dessous de la cime. Cette neige est, en quelques endroits, couverte d'une pellicule de glace. Les rochers les plus élevés sont tous de granit. Un de ceux de l'est présente des couches à peu près verticales. Le thermomètre, à l'ombre, était à midi, sur le Mont-Blanc, à deux degrés 3/10 au-dessous de la congélation, & dans le même instant il était, à Genève, à vingt-deux degrés 1/6 au-dessus. Le baromètre, à trois pieds au-dessous de la cime du Mont-blanc, était à seize pouces, 0 lignes, 144/160 de ligne. Et dans le même moment, il était, à Genève, à vingt-sept pouces deux lignes 1085/1600.

Le résultat intermédiaire entre la formule de M. Duluc & celle de M. Trembley, donne au Mont-blanc, d'après les observations de M. de Saussure, une hauteur de deux mille deux cents cinquante-neuf toises au-dessus de la surface du lac de Genève ; à quoi, pour avoir sa hauteur totale, il faut ajouter l'élévation du lac de Genève au-dessus de la mer, ce qui porte son élévation perpendiculaire à deux mille quatre cents cinquante toises.

Mais, enfin, cette montagne est-elle plus haute que le Coraçon & le Chimboraço, qui sont les deux sommets les plus élevés des Cordillères ? Oui,

sans doute, mais ce qui donne en quelque sorte l'avantage à celles-ci, est que leurs bases reposent sur un plateau de seize à dix-sept cents toises d'élévation qui exhausse ces montagnes & porte leur sommet à une hauteur plus grande, à la prendre du niveau de la mer. Mais comme l'a très bien dit M. Bourrit, ce sont des nains montés sur de grands piédestaux.

Enfin, on soupçonne quelques erreurs dans les résultats sur les hauteurs des Andes ou Cordillères, parce que, lors des opérations faites par les Académiciens, on n'était point encore parvenu à donner aux baromètres la perfection qu'ils ont eues depuis ; & c'est à cette imperfection qu'il faut attribuer les énormes différences qui se sont trouvées dans les mesures de MM. Mikeli, Mariote, Caffini, Scheutzer, Néedham, qui varient de plusieurs centaines de toises sur la hauteur des mêmes montagnes qu'ils ont mesurées dans les Alpes. Il était réservé à MM. Duluc, Shamsbourg & de Saussure, de parvenir à des résultats plus certains par la perfection des instruments qu'ils ont employés.

On ne peut donc pas regarder les mesures des Cordillères prises par les Académiciens pour certaines, & ce qui les infirme encore auprès de moi, c'est le penchant aveugle & immodéré que je vois dans M. de la Condamine à exagérer la hauteur de ces montagnes. *« Ce n'est pas sans raison, dit-il, qu'un auteur espagnol avance que les montagnes d'Amérique sont, à l'égard de celles d'Europe, ce que sont les clochers de nos villes comparés aux maisons ordinaires »*. Ce n'est qu'une gasconnade espagnole, que ne devoir point adopter un grave Académicien, dont le terme des travaux est la vérité. Et, en effet, le Coraçon, la plus haute des Cordillères après le Chimboraço, a, suivant les Académiciens, deux mille quatre cents soixante-dix toises ; le Mont-Blanc en a deux mille quatre cents cinquante ; encore est-il très probable que si le Coraçon était mesuré avec les précautions & avec les instruments perfectionnés qui ont été employés, en dernier lieu, par M. de Saussure pour la mesure du Mont-Blanc, il se trouverait inférieur à cette montagne, à les prendre même du niveau de la mer.

Le Pitchincha est une des plus fameuses & des plus hautes des Cordillères : écoutons cependant M. de la Condamine ; il nous dit : *Qu'il partit de Quito sur les deux heures après-midi, & arriva sur le sommet du Pitchincha dans trois heures de temps.* Quito est à quinze cents toises au-dessus de la mer ; or tous ceux qui ont monté le Saint-Gothard, la Fourche, le Grimsel, &c. &c. savent qu'en trois heures, il faudrait s'avancer à pas de géant pour s'élever de huit ou neuf cents toises perpendiculaires. Le Pitchincha est donc inférieur de beaucoup au Mont-Blanc.

De tout ceci il résulte qu'il n'y a que le sommet du Chimboraço qu'on puisse présumer plus haut que les Alpes ; je dis présumer, parce que je crois qu'on ne peut pas l'affirmer[1].

---

[1] Le Coraçon, soit Corazon, Equateur, culmine à 4790 mètres. Le Pitchincha, toujours en Equateur, à 4794 mètres. Le Mont-Blanc quant à lui, et à 4810. Il n'y a que le Chimborazo, de même en Equateur, à offrir l'atitude de beaucoup supérieure de 6268 mètres.